

## "La rencontre des mémoires ouvre de nouvelles perspectives..."

### Entretien avec Benoît Guillemont

Conseiller pour l'action culturelle, Direction régionale des affaires culturelles

***Ecarts d'identité : Comment abordez-vous les questions de mémoire, d'immigration, d'identité, ... au sein de la DRAC ?***

Benoît GUILLEMONT : Le Ministère de la Culture s'intéresse à ces questions. Historiquement, il s'est d'abord intéressé à tout ce qui concernait le patrimoine, pour préserver la mémoire justement. Au départ, cela concernait surtout les bâtiments, c'était la première préoccupation, sachant que derrière les bâtiments, c'était l'histoire des hommes qui était là. Ensuite, le Ministère de la Culture s'est intéressé à la création artistique, puis à la question des publics, pour faire en sorte que les œuvres les plus fortes, les plus belles, aillent vers le plus grand nombre, travaillant aussi sur la manière dont on peut prendre en compte les aspirations du plus grand nombre... Cette question du Ministère autour du patrimoine, de la création, des publics, rejoue ce qui peut nous animer tous, individuellement, c'est-à-dire la question des racines et de l'identité, pour s'affirmer dans le monde d'aujourd'hui et aller à la rencontre des autres. Je crois que les

multiples apports d'une société comme la société française, sont ce qui en fait aujourd'hui toute la richesse, que ce soit la richesse économique, intellectuelle, culturelle, ou sociale.

***E.d'I. : Est-il pertinent de travailler sur une mémoire de l'immigration en tant que telle, en faisant ressortir les apports, les richesses du partage ? Et pourrait-on dire qu'aujourd'hui il existe une sorte de mémoire de la créativité de l'immigration ?***

B.G. : La mémoire de l'immigration pour une société comme la nôtre c'est évidemment essentiel, dans la mesure où elle est constitutive de son histoire, l'histoire des multiples immigrations qui la composent, qui se sont traduites par des faits culturels, des créations artistiques... Il est tout à fait essentiel pour les populations d'origine étrangère qui vivent aujourd'hui sur le sol français de pouvoir également ici en France, arriver à retrouver la nature même et la force de la culture dont ils sont issus, sachant que la culture d'ici, leur culture d'ici, est évidemment com-

plètement différente de la culture de là-bas. Ce qui nous intéresse, c'est bien sûr la culture de là-bas, mais c'est aussi la culture passée à la lecture de la société française. Par exemple, le travail mené par l'école de musique de Villeurbanne, qui va à la recherche de musiciens rares, des musiques traditionnelles, mais qui n'ont pas la même approche en jouant de la musique dans un village du Maghreb ou en la jouant dans un Cité de Villeurbanne. Je crois que c'est aussi ce partage, de là-bas à ici, sous toutes ses formes culturelles, qui nous intéresse énormément. C'est donc bien dans un esprit dynamique.

C'est un travail sur soi, sur ses origines, sur une meilleure connaissance de soi. Mais cela pourrait tout autant concerner quelqu'un d'une province française qui arrive à Lyon ou à Paris... A partir de là, ce qui est intéressant pour la société est de savoir comment cette matière initiale est traduite nouvelle-



ment dans la société où se développe la personne et le projet de la personne.

***E.d'I. : Quand on parle des jeunes issus de parents migrants, le travail sur la mémoire devient non seulement quelque chose de l'ordre de la reproduction, mais aussi fondamentalement de l'ordre de la refondation...***

B.G. : Tout à fait. Je crois que c'est une nouvelle société qui se construit et qu'elle ne peut se construire que dans l'apport multiple. L'intérêt est de rechercher comment peut avancer et s'enrichir une société, non pas par la juxtaposition et par l'accumulation de différentes cultures progressant selon

leur propre rythme et leur propre histoire, mais comment l'ensemble des rencontres au sein d'une société comme la nôtre, permet de créer de nouvelles perspectives. C'est vrai pour tout. Si on prend le hip-hop ou la danse urbaine par exemple, le travail du Ministère de la Culture ne se situe pas simplement autour de l'identité propre à la danse urbaine, avec ses propres codes, etc., mais bien autour de la rencontre de ce langage spécifique avec les formes les plus diverses de la danse d'aujourd'hui, ou de la danse contemporaine. Il est vrai que parmi les parcours que l'on voit se développer aujourd'hui, beaucoup sont liés à un environnement ur-

bain de grands ensembles, avec des jeunes souvent d'origine étrangère, et où petit à petit il y a eu confrontation de cette identité propre au monde de la danse tout simplement, qui a créé des formes tout à fait nouvelles et novatrices.

***E.d'I. : Cette confrontation n'est possible que si ces formes d'expression artistiques, culturelles — qui s'inscrivent souvent dans des grands ensembles, dans des quartiers souvent enclavés... — bénéficient d'un accompagnement, de formes d'aide, y compris par les institutions culturelles... Sur ce volet-là, il y a eu un travail très important les dernières années...***

B.G. : Il reste encore beaucoup à faire, mais il est vrai qu'une institution vivante est une institution qui essaie d'être le plus à l'écoute possible, et en phase avec les forces créatrices de la société, et de l'environnement dans lequel elle se situe. Ce type de travail s'est engagé dès les années 80 avec le Ministère de la Culture, qui a peu à peu entraîné d'autres institutions, au début des années 90 la Maison de la



Danse, maintenant la Biennale, mais aussi des bibliothèques, des centres culturels..., toutes ces institutions qui au départ ont vocation à rayonner sur l'ensemble d'une ville, et l'ensemble d'une population. L'exemple de la Maison de la Danse est intéressant car elle s'est intéressée à cette ouverture vers la danse urbaine, non seulement parce qu'elle savait que ça allait nourrir la danse contemporaine, mais aussi parce qu'elle savait qu'elle allait pouvoir capter un nouveau public, qui ne venait pas naturellement à elle. Et très vite, il y a eu une rencontre, une vraie rencontre, où chacun des partenaires y retrouve un même plaisir, une vérité et une force. Ce sont là les plus belles rencontres : quand chacun y trouve son compte. Les jeunes y trouvent une plus grande reconnaissance de leur travail, une valorisation de ce qu'ils sont, d'une écoute de leur parole, qui va jusqu'à l'ouverture de scènes... Dans ce cas nous essayons de favoriser, comme vous le disiez tout à l'heure, l'accompagnement professionnel des jeunes. Pour un jeune, il ne s'agit pas seulement d'une question d'expression, mais d'une question de construction, la construction de cette expression, voire la construction de soi... Construire un parcours est souvent plus bénéfique avec des professionnels, c'est-à-dire des gens qui sont en capacité de maîtriser et une technique, et un parcours de création, et qui ont envie de faire se confronter leur propre parcours de création avec le parcours de jeunes. Je crois que l'as-

pect accompagnement et ouverture des scènes est essentiel. On avance, mais il y a encore beaucoup à faire... par exemple du côté du théâtre, des arts plastiques, etc.

***E.d'I. : En termes d'action culturelle très globalement, nous sommes dans une époque où cette entrée de la mémoire est une entrée de plus en plus utilisée. A quoi cela renvoie-t-il selon vous ? A une époque de notre société en transformation ? Un besoin de synthèse pour rebondir ?...***

B.G. : Quand on est surtout dans l'action, comme ces groupes artistiques que l'on suit depuis des années, se pose au bout d'un moment la question de la mémoire parce que cette question a été niée pendant un temps. Certains jeunes ne comprenaient pas toute la force dont avaient eu besoin leur parents pour réaliser ce parcours... A un moment donné, ils se posent des questions. D'où je viens ? Qu'est-ce qui fait que moi, aujourd'hui, je suis différent de la parole de l'autre ? En quoi je peux lui apporter autre chose ? La question de la mémoire est aujourd'hui centrale par rapport à une histoire, qui fait qu'après avoir été niée, oubliée, ou au contraire emphatisée, elle redévient ce qu'elle est pour chacun de nous, avec évidemment une force plus grande pour les personnes qui ont vécu un déracinement total, des choses douloureuses parfois dans leur pays d'origine... A la DRAC on a voulu interroger les liens entre développement culturel et développe-

ment urbain, et nous avons publié en 1992 un livre «Danse Ville Danse», pour faire une mise à jour des compagnies de danse urbaine existantes, et les interroger sur leur rapport à la ville. En 1994, nous avons réalisé le livre «Paroles urbaines, paroles surgentes», en 1996, «Musiques urbaines, musiques plurielles», en 1998 «Art Ville Image», et en 2000 nous publierons «Villes, patrimoines, mémoires». Sachant que ce qui nous intéresse, c'est tout le patrimoine immatériel qui fonde notre société, aux côtés du patrimoine matériel qui nous intéresse toujours. C'est aussi toute l'histoire des peuples, et là on sort de la construction individuelle, pour atteindre le collectif, et donc essayer de penser les choses beaucoup plus dans une dimension de groupe, et donc d'apports de ces groupes dans la construction d'une société. Pour nous la question de la mémoire est évidemment fondamentale, car si nous vivons comme nous vivons aujourd'hui, c'est parce qu'une Histoire existe. Et pas seulement l'Histoire, mais les histoires individuelles de personnes qui ont franchi ce pas, ont migré, ont fait ce voyage, et petit à petit se sont inscrits dans notre société pour la construire collectivement.